Publication de la



Société slave de Paris.

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX
DES SLAVES DE POLOGNE, DE BOHÊME, DE HONGRIE ET D'ORIENT.

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

Prix de chaque numéro isolé . . 10 c.

Pour Paris :

Trois mois.	1 fr.	25
Six mois.	2	50
Un an	5	»

On s'abonne à la librairie de Blosse, passage du Commerce, 7, à Paris.

Pour la Province et l'Etranger :

Trois mois	2 fr.	50 c.
Six mois	5	»
Un an . . . . , ...	10	»

On s'abonne, pour l'Étranger, chez Franck, successeur de Brockhaus, à Paris et à Leipzig.

La Pologne s'envoie en échange de tout journal en langues slaves, française ou autres, aussitôt que la demande en est faite.

N. B. Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques adressées à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, Cyprien ROBERT, passage du Commerce, 7, près de l'Ecole de médecine, à Paris. — Toutes les lettres ou demandes venues de Pologne, de Russie ou d'Autriche doivent être envoyées affranchies à la librairie Franck, à Leipzig.

2e Année. — Numéro 9. — 22 Juillet 1849.

De l'esprit des journaux français dans les affaires slaves.

Nous avons eu plus d'une fois l'occasion de montrer avec quelle légèreté l'opinion en France juge la question des Slaves. Enfin, les événements parlent, et l'on est forcé de reconnaître qu'il existe au monde une race slavone, dès à présent capable de jouer un rôle dans les affaires de l'Europe. La presse française ne s'en émeut pas; loin de se montrer sympathique, elle paraît au contraire presque hostile pour ces nationalités opprimées. Nous en avons la preuve dans la défiance avec laquelle les organes du parti conservateur envisagent aujourd'hui la Pologne.

Pourquoi nous le dissimuler? L'opinion a beaucoup changé en France depuis quelques mois sur des principes qui semblaient admis à tout jamais par les meilleurs esprits. Il y avait des droits, il y avait des causes populaires, que l'on était autorisé par la raison à tenir pour établis sur des bases inébranlables, et qu'un caprice de l'esprit public a renversés en quelques jours. Parmi ces causes subitement répudiées, se distingue la cause polonaise. Qu'on le remarque bien, nous ne parlons pas seulement du pouvoir, qui a ses embarras, ses plans spéciaux, en somme une certaine réserve à garder; nous parlons de la publicité elle-même, qui est expansive par nature, et qui, loin de tendre à l'égoïsme, serait plutôt portée à pécher par des démonstrations excessives de générosité. Oui, la publicité, naguère si favorable aux Polonais, leur est devenue presque ennemie. Et par quelle raison? En vérité, la raison en est assez étrange : nous sommes révolutionnaires, et nous avons trouvé mauvais que la Pologne, qui, cependant, ne peut reconquérir son indépendance que par une révolution, prenne une part active à la révolution européenne.

Quel est le langage des journaux conservateurs? C'est que l'émigration polonaise est de toutes les émeutes, qu'elle fomente les idées de désordre et d'anarchie, et qu'il faut lui faire porter la peine réservée à l'anarchie. Il n'est point d'accusations que certaines feuilles, sans conscience, comme l'*Assemblée nationale*, ne dirigent contre les émigrés polonais. L'on ne craint point d'y déclarer hautement qu'en menaçant la Pologne d'une recrudescence d'oppression, le tsar fait les affaires des gouvernements conservateurs. Nous rougissons pour nos confrères du journalisme d'avoir à réfuter un semblable langage. Nous ne voulons pas accuser leur bonne foi, nous ne nous en prenons qu'à leur ignorance. Quoi! la Pologne est le brandon de l'anarchie et l'alliée du socialisme! Nous admettons volontiers que des fractions de l'émigration polonaise ont quelquefois, au milieu de tant de complications, conçu de trop vives espérances en certains partis et en certains hommes. Mais la faute en est à ces hommes et à ces partis. Dans un autre temps, n'avons-nous pas fondé nous-mêmes des comités, ouvert des souscriptions, afin de mieux stimuler la fougue de ces jeunes démocrates dont on s'empresse aujourd'hui de faire retomber les imprudences et les fautes sur toute la Pologne?

L'injustice est double de notre part, car la meilleure partie de l'émigration et la grande majorité des populations du royaume ont vu avec chagrin les tentatives com-

promettantes de ces imaginations entraînées par la générosité des illusions ou par l'excès du malheur. D'un autre côté, ce qui a poussé en avant ces esprits fourvoyés, c'est principalement l'appui qu'ils ont reçu, sous la monarchie, de l'opposition tant constitutionnelle que radicale?

Il y a surtout une véritable perfidie dans l'accusation qui associe les vœux des Polonais à ceux du socialisme. Le socialisme, dont l'impopularité est si grande aujourd'hui en France, n'a rien à faire avec la question de la Pologne. La législation de ces pays agricoles, où les rapports sociaux sont demeurés très simples, n'a rien de commun avec la nôtre; la société n'y est point travaillée des mêmes plaies qui nous rongent. Le paupérisme, cette conséquence déplorable du mauvais système industriel et commercial des pays occidentaux, est inconnu en Pologne. L'abolition de la corvée et des redevances seigneuriales est un fait simple, une difficulté facile à résoudre et qui ne ressemble nullement à ces terribles problèmes d'organisation du travail posés depuis un an chez nous.

La Pologne n'a donc, au point de vue social, d'autres questions à trancher que celles dont nous avons nous-mêmes donné une solution en 1789. Encore faut-il ajouter que les intérêts sont infiniment plus simples en Pologne qu'ils ne l'étaient chez nous à l'époque de notre première révolution. Les paysans ne demandent rien que les propriétaires ne soient prêts à accorder. Comment les Polonais pourraient-ils être socialistes? N'est-ce pas du socialisme que s'est armée l'Autriche pour réaliser sa sanglante jacquerie de 1846, dans laquelle la fleur de la noblesse galicienne a péri?

Les Polonais n'ont point perdu ce lugubre souvenir, et en admettant qu'il y ait parmi eux une certaine quantité d'esprits tourmentés par l'impatience de tenter de hasardeuses réformes, leurs théories ont certainement de tout autres bases que ce que l'on est convenu d'appeler chez nous socialisme. La Pologne poursuit un autre idéal; elle nourrit une autre ambition que tous les cœurs droits reconnaîtront pour légitime. Elle veut le triomphe du principe de la nationalité. Elle travaille pour sa réhabilitation et pour celle des peuples opprimés dont elle est la plus parfaite et la plus douloureuse image. Voilà tous ses veux et toute sa politique.

La Pologne marche à son but, non point en bacchante révolutionnaire, en *condottiere* de l'anarchie, ainsi que ses ennemis en France l'osent écrire; elle marche avec l'ardeur et l'âpre énergie de convictions qui ne sont pas seulement politiques mais religieuses. Car, n'en déplaise à l'*Univers* et aux autres feuilles catholiques de notre pays, religion et nationalité sont pour la Pologne deux faces d'une même idée. En défendant son pays, le soldat polonais défend le catholicisme, et loin de donner à nos populations des exemples de socialisme et d'extravagances humanitaires, il leur donne le plus beau spectacle du dévouement à la patrie et à la foi des aïeux.

Nous recommandons ces humbles observations aux journaux conservateurs et religieux qui voient dans nos amis des fauteurs d'anarchie et de désordre. Il serait temps qu'il reconnussent promptement leur erreur. Sinon l'*ami de l'ordre* de Pétersbourg, sous prétexte d'ordre, conquerra moralement toute l'Europe orientale et imposera à tous les cabinets de l'Occident son humiliant protectorat. X.

Une revue bohême.

Une revue hebdomadaire publiée par le savant professeur et publiciste *Jordan*, à Prague, sous le titre *Slawischen central-blætter*, que l'on regarde en Bohême comme l'expression la plus fidèle de l'ancienne majorité slave du parlement de Kremsier, s'exprime comme il suit sur la situation actuelle de l'Autriche vis-à-vis de ses peuples.

« Depuis le 15 mai 1848, trois grands partis se sont partagé l'Autriche. Le premier, d'abord faible, mais qui a fini par devenir prédominant, voudrait réaliser à Vienne la plus forte centralisation possible. Le second, placé à l'autre extrême, et travaillé par des vues de séparation et d'isolement, voudrait faire de l'empire une réunion de plusieurs États associés, qui tous auraient leurs gouvernements et leurs ministères distincts. Le troisième, le seul modéré et intermédiaire, réclame à la fois l'indivisibilité de l'empire en un seul et unique État, mais avec des administrations distinctes et nationales pour chacun des peuples incorporés. Ces trois partis, centraliste, séparatiste et fédéraliste, s'inspirent: l'un, de la centralisation autocratico-française; l'autre, des théories de l'Amérique républicaine; le troisième enfin, de l'esprit général européen ou du constitutionnalisme.

» Jetant un défi insensé aux deux derniers partis, le cabinet impérial ne connaît d'autre moyen de gouvernement qu'une centralisation absolue. Ce système, qui même avec la république demeure, quoi qu'on en dise, la forme gouvernementale la plus appropriée à l'esprit français, était déjà passé de la cour de Louis XIV à celle de Prusse dès le temps de Frédéric le Grand. Depuis lors ce système alla de plus en plus se naturalisant en Allemagne. Mais l'Autriche, retardée par ses populations orientales, restait loin en arrière du mouvement germanique. La dynastie autrichienne était trop faible pour pouvoir s'approprier ce caractère de centralisation autocratique du pouvoir à la dernière époque où il était encore possible d'y atteindre, c'est-à-dire au moment où les royautés de Paris et de Berlin s'en emparaient. N'ayant donc pu marcher aussi vite que ses rivales d'Occident, la monarchie de Habsbourg s'est vue tout à coup et à l'improviste assaillie par les idées de l'ère nouvelle, avant d'avoir pu s'assimiler celles de l'époque précédente. Sa marche est devenue dès lors systématiquement retardataire; toute son habileté, tous ses efforts diplomatiques, n'ont eu qu'un but, faire rétrograder la révolution.... Depuis quinze mois, l'Autriche épuise les moyens de police et de despotisme les plus raffinés pour retarder sa dissolution intérieure, et pour faire rentrer dans un

sommeil impossible l'esprit de nationalité réveillé et ardent dans toutes ses provinces. Cet esprit, détourné de sa voie, a bien pu enfanter des guerres civiles acharnées, mais il n'a créé nulle part un sentiment unitaire autrichien: dans cet empire de 38 millions de sujets, il n'existe pas un seul citoyen de l'État, si l'on donne à ce mot son acception vraie et générale. Aussi tous les anciens et les nouveaux droits laissés par la révolution à notre gouvernement, son influence traditionnelle sur l'Allemagne, sa formidable armée, et les dernières ressources du trésor public, tout cela a été sacrifié par des ministres incorrigibles, dans un but de réaction, pour enlever à l'Autriche jusqu'à l'espoir de renaître un jour, et pour creuser inévitablement sa tombe. »

De l'exploitation russe des populations polonaises et de ses conséquences européennes.

L'exploitation de la Pologne par l'autocrate russe présente vraiment un phénomène exceptionnel et unique dans l'histoire des peuples subjugués. L'antiquité païenne elle-même offre peu d'atrocités pareilles à celles dont la nation polonaise est depuis vingt ans la victime. Les temps antiques sont, il est vrai, remplis de guerres d'extermination de peuple à peuple. Toutefois, la race humaine n'étant pas encore répandue d'un pôle à l'autre comme aujourd'hui, il y avait moyen de se soustraire à l'extermination en émigrant en masse à travers les déserts, comme fit le peuple de Dieu lors de sa fuite d'Egypte. Mais de nos jours, et surtout dans notre Europe surchargée d'habitants, où fuir? où trouver des solitudes fertiles qui puissent assurer à notre nation le pain et le sel? Dans l'impossibilité de fuir, il lui faut rester comme clouée sur son sol, jusqu'à ce que sa destruction soit consommée.

Pour hâter notre ruine, le tsar recourt aux moyens les plus raffinés. A chaque nouveau recrutement les contingents des provinces polonaises, comparativement à ceux des provinces russes, et à nombre égal d'habitants, sont comme trois est à un. C'est de cette manière que l'armée russe compte en permanence sous ses drapeaux au moins deux cent mille Polonais, partout et toujours envoyés aux postes les plus périlleux. Pour ses conquêtes illimitées dans le temps comme dans l'espace, pour ses guerres incessantes au Caucase et dans les steppes qui mènent à l'Indus et en Chine, l'héritier de l'islamisme expirant, l'empereur orthodoxe de toutes les Russies, a grand besoin de *chair à canon*. Afin d'économiser sa population russe, qui lui sert d'instrument en permanence pour la domination universelle, il lui fallait un pays proscrit, une race prédestinée au bourreau et à la mort, d'où il pût tirer à l'aise des victimes pour ses hécatombes humaines. Ce pays placé hors la loi, c'est la Pologne, qui, par la plus étrange fatalité, sert à la fois à l'empire le plus puissant et le plus barbare de but d'extermination et d'instrument pour ses conquêtes lointaines.

Les conséquences de l'oppression de la Pologne pour le reste de l'Europe se dévoilent de plus en plus à tous les yeux. Ces conséquences sont surtout désastreuses aux deux points de vue industriel et politique. Au point de vue des intérêts matériels, que d'entraves ne subit pas le commerce, quelles prohibitions industrielles de tout genre occasionnées par l'occupation militaire de la Pologne! quel profit l'Europe tire-t-elle de ces immenses plaines les plus fertiles du globe, qui s'étendent de l'Euxin à la Baltique comme un océan de verdure? L'Europe fourmillant d'habitants, l'Europe surchargée de prolétaires qu'elle ne sait plus nourrir, voit à ses portes ce grenier d'abondance fermé, annulé pour elle. Par quel moyen le laboureur des bords de la Vistule pourrait-il, comme son sol l'y invite, couvrir de céréales les marchés du Nord et de l'Occident? Traîné à pied jusqu'aux bords de l'océan Pacifique, jusqu'aux déserts de glace du Kamtchatka, à quatre mille lieues de sa chaumière, privé de sa langue nationale, de sa religion et de ses mœurs, un désespoir éternel dans l'âme, il passe en exil la moitié de sa vie; et s'il parvient à revenir aux champs qui l'ont vu naître, c'est pour y languir épuisé par ses années de service impérial, et pour y attendre, assis près de sa charrue, l'heure dernière, l'heure suprême de la délivrance.

Au point de vue de l'économie politique, l'oppression de la Pologne coûte collectivement à l'Europe des milliards chaque année. En effet, du moment que la Russie tient sur pied 700,000 soldats, l'Allemagne doit en avoir au moins 600,000 sous le drapeau, la France 500,000 et l'Angleterre proportionnellement. Quel déficit immense dans le produit de la richesse nationale est représenté par ces millions de bras jeunes et vigoureux, enlevés à leurs familles, à l'agriculture et au commerce! Et l'on voudrait que la dette publique pour tous les grands États n'allât pas augmentant dans une progression effrayante! et l'on s'étonne que le prolétariat et le paupérisme menacent de dissoudre la société! D'une autre part, il est inévitable que ces masses de soldats, entretenus et nourris par le pouvoir, le poussent à refuser toute réforme, à se confier dans ses canons, et à employer ses armes oisives pour tyranniser la partie désarmée et laborieuse de la population.

Où serait donc le moyen d'amener la réduction de ces dévorantes armées, détournées de la vraie destinée humaine? Ce moyen, ce serait de contraindre la Russie à désarmer, en l'obligeant de renoncer à ses projets de monarchie universelle. Or, un secret infaillible pour amener cette renonciation, c'est le rétablissement de la Pologne. Il n'y a que cette grande réparation qui puisse conduire au désarmement et à la pacification générale de l'Europe. Oui, l'indépendance de la Pologne est le seul gage de la paix du monde. Les dix-neuf ans de paix du règne de Louis-Philippe, à qui l'Europe ingrate les doit-elle? Uniquement au sang polonais qui, versé à flots en 1831, réussit à paralyser la Russie pour longtemps. Mais une

fois qu'elle aura digéré la Pologne, alors ce sera le tour de la Turquie : et le jour où le drapeau russe flottera sur le palais des sultans, ce jour-là la prépondérance de la France dans la Méditerranée et celle de la Grande-Bretagne dans les Indes orientales ne seront plus qu'un souvenir historique.

A. B—Y.

État actuel de la guerre de Hongrie.

On ne peut plus se dissimuler que la guerre de Hongrie ne prenne une tournure fâcheuse pour la cause de l'émancipation des nationalités. De plus en plus les Maghyars se laissent isoler et réduire à leurs propres forces. L'espérance jusqu'alors entretenue de les voir se confédérer avec les Slaves semble pour le moment évanouie. Profitant de cette faute, l'armée austro-russe flatte tant qu'elle peut les Slaves pour les attirer à elle et pour resserrer l'insurrection dans un rayon chaque jour plus étroit. Attaqués par quatre côtés à la fois, les Maghyars ont déjà évacué une énorme étendue de territoire. Tous les bruits répandus sur la retraite de Kossuth se trouvent heureusement faux. Mais il a dû abandonner Pesth et Debreczin, cités ouvertes, incapables de soutenir un assaut, et il a transporté le siége du gouvernement à Szegedin, c'est-à-dire au point de jonction des principales routes qui mènent en Valachie et en Turquie. La sympathie des Valaques et des Turcs lui est depuis longtemps acquise. C'est pourquoi Bem et Perczel emploient une grande partie de leurs forces pour tenir ouvertes et libres les communications avec la Turquie, d'où ils reçoivent sans cesse des armes et des approvisionnements de toutes sortes.

L'empressement des Austro-Russes à se précipiter en avant pourrait bien d'ailleurs être le fruit d'une habile ruse de guerre de la part des insurgés. Paskievicz s'est emparé d'Eperies et de Kaschau. Il a fait occuper même Debreczin, et il sera prochainement à Pesth. Mais la formidable citadelle de Comorn est restée debout, malgré tous les efforts de quatre-vingt mille impériaux pour s'en emparer. Remis de ses blessures, reçues à l'effroyable bataille d'Acs, Georgey s'appuie aux remparts de Comorn, pour tenir en échec la principale armée d'invasion, qui se trouve réduite à faire de deux chose l'une : ou elle s'obstinera dans le blocus de cette place, et les maladies qui y règnent, et l'air empesté des marécages qui l'entourent, décimeront les Austro-Russes plus encore que le canon des remparts; ou bien l'armée des alliés marchera en avant sur Pesth pour aller rejoindre Paskievicz, laissant derrière elle Comorn et toutes les forces de Georgey. Dans ce dernier cas, l'immense armée des alliés aura devant elle le général Bem, derrière elle Georgey, et sur son flanc gauche la réserve des Karpathes; et ainsi les divers corps hongrois se trouvent libres de manœuvrer, d'escarmoucher et d'ajourner le combat, jusqu'à ce qu'ils aient pu surprendre l'ennemi à nombre égal entre leurs feux croisés.

Mais pour que les Maghyars triomphent définitivement, il leur faut l'alliance des Slaves. Or, nous voyons avec douleur que cette alliance nécessaire ne fait aucun progrès. Les Serbes, malgré les avanies dont il les accable, tiennent encore à Ielatchitj plus qu'à Kossuth. Le ban a même réussi à reprendre sur Perczel la *Jérusalem des Serbes*, le siége sacré de leur patriarche, Karlovits. Après plus de deux mois de luttes quotidiennes entre les fameux *retranchements romains*, Orchova et Novisad, et après une définitive victoire à Alt-Betcheï, le ban a rejeté ses ennemis au delà de la Theiss, et il a reconquis presque tout le banat sur Perczel, qui s'est retiré vers le nord du côté de Szegedin et de Temesvar, abandonnant aux alliés austro-russes le cours du Danube, où Petervaradin seul tient encore pour les Maghyars. Il est vrai que, grâce à la tête de pont jetée sur l'autre rive, vis-à-vis de cette citadelle, et restée aux mains de la garnison, le passage du fleuve demeure toujours facile aux insurgés. Néanmoins l'hostilité des Slaves a déjoué les plus savantes combinaisons du général Bem pour interdire aux Russes la rentrée en Transylvanie. Appelé par les Serbes mêmes, le corps du général Lüders a pu s'avancer rapidement jusqu'à Kronstadt, dont la faible garnison, surprise à l'improviste, s'est constituée prisonnière avec son commandant mortellement blessé, le colonel Kiss. La nouvelle victoire remportée par Bem sur les Russes, aux approches d'Hermannstadt, a bien pu les faire reculer, mais ne leur a point fait évacuer le pays que leurs masses compactes semblent être sur le point d'inonder.

Le général Duchâtel, qui avait essayé une trouée vers le sud pour se rapprocher de la mer, et tâcher de s'emparer d'un point maritime, tel que Fiume ou même Trieste, n'a pas été plus heureux que Perczel. Au lieu d'Autrichiens, il a rencontré sur la Drave des Croates, qui l'ont forcé à rétrograder. Il y a cependant un intérêt de premier ordre pour les chefs hongrois à se mettre en communication avec l'Adriatique et avec Venise, afin de déterminer une diversion italienne en leur faveur, et d'avoir au besoin un chemin de retraite hors de leur pays conquis. Mais sans l'amitié des Slaves maritimes, aucun point de l'Adriatique ne saurait tomber aux mains des Maghyars : voilà pourquoi tout leur espoir de salut se concentre désormais sur la Turquie. La Turquie nourrit certainement des rancunes profondes contre le Moscovite : toutefois la Turquie a-t-elle un intérêt d'existence aussi urgent que l'Italie ou les Slaves à refouler l'alliance austro-russe? Évidemment non. Car la Turquie a ses droits reconnus par toutes les puissances, tandis que la nationalité des Slaves n'est encore diplomatiquement reconnue nulle part. Il eût été d'une bonne politique de la part de Kossuth, d'être le premier à la reconnaître et à se confédérer solennellement avec elle.

Cyprien ROBERT.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, RUE MIGNON, 2.
(Quartier de l'École-de-Médecine.)